

Claire Denis et Tindersticks Variations sur la nuit déchirée du désir

Gérard Grugeau

Numéro 174, octobre–novembre 2015

Son + Vision

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2015). Claire Denis et Tindersticks : variations sur la nuit déchirée du désir. *24 images*, (174), 31–31.

CLAIRE DENIS ET TINDERSTICKS

Variations sur la nuit déchirée du désir

par Gérard Grugeau



Nénette et Boni (1996)

À l'arrivée, il y a une collaboration sur six longs métrages et un album compilation (*Claire Denis Film Scores 1996-2009*) distribué en 2011 sous étiquette Constellation qui vient rappeler que le spectre des images peut continuer de nous hanter quand, en pleine immersion schizophonique, le son original séparé de sa principale source de transmission, retisse en toute indépendance ses volutes ensorcelantes. Difficile de croire qu'un tel lien de création entre le cinéma et la scène du rock alternatif contemporain soit né d'une méprise. C'est pourtant le cas. Lorsque, en 1994, à l'occasion de la sortie de *J'ai pas sommeil*, les journalistes des *Inrockuptibles* confondent la voix de DC Basehead avec celle de Stuart Staples, le chanteur au timbre brumeux de Tindersticks, Claire Denis est intriguée. Lors d'un concert à Paris, elle découvre le groupe britannique qui a vu le jour en 1992 à Nottingham. C'est le coup de foudre... et le début d'une longue aventure qui fait en sorte que le nom de la cinéaste des *Salauds* est désormais indissociable de celui de Tindersticks, au même titre qu'Alfred Hitchcock reste lié à Bernard Herrmann, Joe Hisaishi à Takeshi Kitano et Angelo Badalamenti à David Lynch. Et dans les limbes flottants où les images et les sons se font écho, le cinéma devient, dans le cas qui nous intéresse, le lieu d'une abstraction pleine, propice à toutes les apparitions.

La musique a toujours habité les films nomades de Claire Denis qui, dès *Chocolat* tourné dans l'Afrique de son enfance, faisait appel au compositeur et pianiste Abdullah Ibrahim. Mais son cinéma aux motifs charnels, qui fait de la matière opaque du monde son champ d'expérimentation en sculptant des volumes dans la nuit déchirée du désir, a pris une ampleur inédite en accueillant les phrasés comateux de Tindersticks, campés à la lisière du rêve éveillé. Dans *Nénette et Boni*, fruit d'un premier travail en commun, les greffes mélancoliques du groupe distillés par lambeaux jazzés, s'intègrent de façon organique

à une trame narrative, elle-même trouée d'ellipses, qui épouse les incertitudes de l'adolescence. Ces états de transition et de rupture sont le fil d'Ariane d'un cinéma qui défriche des territoires vierges à la croisée de toutes les fluctuations intimes et de tous les déracinements, là où prend forme une nouvelle ligne d'horizon. En ouverture de *35 rhums*, le temps d'une longue séquence sans paroles, l'enchevêtrement hypnotique des rails de chemin de fer semble évoquer des nœuds humains qui se font et se défont, alors que la partition musicale lancinante installe une douceur contemplative au cœur d'un réel où la vie ne va pas tarder à s'engouffrer. Dans *White Material*, la coulée sensorielle de l'orchestration génère une sorte de torpeur vénéneuse accompagnant la dérive erratique des personnages au sein d'un territoire meurtri qui réverbère sa propre douleur. Dans *L'intrus*, le travail en solo de Stuart Staples, très présent au montage, vrille à coups de trompettes plaintives et de percussions reprises en boucle un récit éclaté qui vient mourir aux confins du monde avec de poignants accents élogiques. Mais sans doute est-ce avec la trame sonore de *Trouble Every Day* que cette féconde alchimie entre Claire Denis et Tindersticks diffuse ses sortilèges les plus enivrants. Ce drame romantique de la dévoration amoureuse qui puise aux sources du film gore conjugue motifs musicaux obsessionnels et plongée vertigineuse dans les gouffres du désir. Soutenu par un ensemble de cordes languissantes et la voix suave de Staples, la caméra se fait pulsionnelle, cultivant érotisme et effroi. L'incandescence rentrée de la partition appelle ici le dévouement des corps qui éructent, alors que l'image crue et frontale libère soudain tout ce que le son réprimait. Ne cédant jamais à la facilité de l'illustration, les orchestrations somptueuses de Tindersticks sont en soi de véritables embrayeurs de fiction. Addictives, elles sont les chants du crépuscule du cinéma incarné de Claire Denis. [24](#)

1. Serge Kaganski dans *Les Inrockuptibles*, 30 novembre 1996.